

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 15

Artikel: Etonnant !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211224>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstejn & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 10 avril 1915 : M. et M^{me} Patet font des découvertes (V. F.). — Sur le pavois (M.-E. T.). — Marche et bivouac en montagne (F. M.). — Avril vient de naître !... — Trai boune vilhîe. — Pourquoi ?

M. ET M^{me} PATET FONT

DES DÉCOUVERTES

MME Patet ne tient pas sa langue dans sa poche ; mais jamais elle ne me parut plus loquace que l'autre matin, dans l'épicerie qu'elle anime de sa pétulante petite personne.

— Voici vos grands-sons légers, me dit-elle, c'est du tiroir des bons clients, ils sont secs et rases. Mon mari s'en est délecté à notre tournée du lundi de Pâques.

— Votre tournée ? Je croyais que monsieur Patet ne s'accordait plus de voyage d'agrément depuis certaine partie de montagne...

— C'est vrai ; aussi pensez-vous si j'en ai été ébahie la toute première !... Mais, écoutez donc : Le jour de Pâques, comme on rentrait de l'église — mon mari va au sermon à Pâques, au Jeûne et à Noël, trois fois par année, pas une fois de plus, à cause de ses douleurs —... Donc, comme on revenait du préche, par une pluie battante, mon mari me fait : « Donne-me voir mes babouches, je ne mets plus les pieds dehors aujourd'hui ; c'est bon pour les fous qui font partie de ces clubs de la pluie, comme on prétend qu'il en existe, et qui aiment à camber les gouilles ; grand bien leur fasse !... Demain, s'il chotte, on fermera la boutique après dîner et l'on fera le tour de la ville, si tu es d'accord. » — « Je suis d'accord, que je lui dis, pourvu qu'on prenne des bouts de tram, parce que mes piautes ont des lancées qui annoncent encore du mauvais temps. »

— Mais il fit beau, lundi !
— Mêmement grand beau, oui, monsieur. On s'est mis à table à 11 heures ; à midi, j'avais fini mon relavage, et nous voilà partis. D'abord on a été contre Beaulieu, en passant devant la nouvelle école de commerce. C'est à cinq minutes de chez nous. Eh bien, pensez-vous que je n'avais pas encore vu ce grand bâtiment ! Quand on l'a eu assez regardé, par devant et par derrière, mon mari me dit : « Si on montait aux Belles-Roches ! » En route donc pour les Belles-Roches. C'est de là-haut qu'on peut bien voir comme la ville s'étend et comme elle se bonifie en belles maisons de rapport ! A la Pontaise, on a pris le tram jusqu'en Bel-Air, d'où un autre tram nous a menés en Chauderon. Mon mari s'intéresse aux travaux qu'on fait là, sous le pont, pour la future gare aux marchandises. Moi, je n'y ai vu que des routes en construction, où les chars de déblais enfonceaient jusqu'aux essieux, et de la cacibraille de gamins qui s'amusaient à faire la chasse aux rats, à coups de pierres.

Sur Montbenon, on se serait cru à une abbaye patriotique, tant il y avait d'allants et de ve-

nants, de la ville et du dehors, et des familles sur tous les bancs, avec des tas d'enfants, bien mal élevés, par exemple. Ces petits morveux ne nous ont-ils pas empêchés de nous approcher des canards de la grotte ! Jamais je n'ai moins regretté de n'avoir pas d'enfants. Au jour d'aujourd'hui, ce sont eux qui commandent, monsieur, et les parents n'ont qu'à baster. Mon mari, lui, restait calme, comme d'habitude : « T'énerve sans, qu'il me disait, qu'en auras-tu de plus ! » Et il chantonnait cette rengaine d'il y a vingt ans : « As-tu vu la grotte, vu la grotte ? »

— Chante-voir plutôt : « As-tu vu la chapelle ? » que je lui fais.

On était devant ce monument funèbre, qui doit être la chapelle de Guillaume Tell. Ça lui a coupé le sifflet. C'est la première fois qu'on la voyait. On y retournera quand les peintres auront terminé leurs peintures à l'intérieur, parce que, pour le moment, ça ne nous dit pas grand' chose.

De Montbenon, départ en tram pour La Salaz. Mon mari voulait jeter un coup d'œil aux nouvelles annexes de l'Hôpital cantonal. Il a trouvé ça de son goût, surtout par rapport à l'emplacement. Derrière ces bâtisses, autour du château de Béthusy, on a découvert un tas de routes nouvelles : avenue de la Dôle, avenue Victor Ruffy, avenues du Muveran, du Moléson, de Jaman, du docteur Verdeil, avec des villas grandes et petites, en veux-tu en voilà ! C'est bien beau si vous voulez, ces quartiers par là-bas, mais nous, qu'on est habitués à voir la pointe de Saint-Sulpice, on préfère le quartier de l'Ouest. Et puis, pour ceux qui vont en chemin de fer, c'est bien loin de la gare.

C'est la réflexion qu'on faisait en descendant à la gare centrale par le tram de Chailly. Il était bientôt quatre heures. J'aurais tant voulu voir passer un de ces trains d'évacués de France ! Mais il n'y en avait pas ce jour-là, et puis mon mari n'était pas d'accord : « Que veux-tu aller donner à des gens qu'on ne connaît ni d'Eve ni d'Adam ! » qu'il me dit. — « Il y a pourtant des tout pauvres qui leur portent de quoi se réchauffer ou de quoi se mettre quelque chose sur le dos ! » que je lui répliquai. — « Quand on est comme nous, ni pauvre ni riche, on peut s'abstenir ; d'ailleurs, je donne chaque année ma pièce d'un franc pour les incurables. »

Ce n'est pas que mon mari soit pingre ; mais, comme il dit, il ne faut poser ni pour la philanthropie, ni pour autre chose. N'empêche que je trouverai bien un moyen de faire tenir quelque chose à ces malheureux.

On s'est reposé un moment à la salle d'attente des secondes et des premières, comme si on avait nos billets, et puis on s'est lancé contre Ouchy en passant par le crêt de Montriond. Il y a plus de dix ans qu'on n'était monté là-haut. Mon té ! que la ville s'est faite belle de ce côté ! Tout est neuf, reluisant, tiré au cordeau.

Enfin, nous voilà à Ouchy, noir de monde. Et toujours des vouaffées d'enfants, qui sautaient, piaillaient ou jetaient du pain aux cygnes et aux mouettes. Seulement, à force de bambaner

par les routes, les jambes me rentraient dans le corps, et mon mari avait soif. On entra dans un joli pavillon-restaurant, à deux pas du débarcadère, et savez-vous qui l'on aperçut par une des fenêtres ? J'aime mieux vous le dire tout de suite, vous ne trouveriez pas : on aperçut Hans avec une fréquentation !

— Hans ?

— Hans, notre homme de peine. Il avait congé pour toute la journée. Mais il ne nous disait pas qu'il se tenait une bonne amie, une jeunesse de son canton de Berne, et qui avait d'ailleurs l'air bien bravette avec son corsage de velours à chaînes d'argent, sa chemisette bien blanche et son tablier de soie bleue. Ils croquaient des œufs de Pâques sans se dire un mot. Elle ne devait pas avoir plus de dix-huit ans ; lui frise la trentaine. Ce n'est pas pour dire que je ne lui corde pas de fréquenter ; c'est un brave garçon, de bonne commande ; mais on n'est pas cachottier à ce point ! De toutes les découvertes que j'ai faites en ce lundi de Pâques, celle-ci, je puis vous le dire, monsieur, était la plus inattendue. Après, on n'a plus rien vu, on est remonté par la ficelle, on a goûté et on s'est couché de bonne heure... Mais que pensez-vous de ce Hans, avec son air de ne pas y toucher ?

V. F.

Etonnant ! — M. X..., qui eut jadis une taille des mieux prises, engraisse maintenant d'une façon déplorable ; mais il ne veut pas en convenir.

— C'est étonnant, disait-il l'autre jour, en parlant de l'un de ses amis, c'est étonnant comme ce pauvre Charles a maigri depuis quelque temps ! Et dire qu'il n'y a pas deux ans, nous étions absolument de la même taille !

SUR LE PAVOIS

IV

Larifla (*surpris*). — Comment, vous connaissez ?

Clairon. — Un peu, oui... Ça vous étonne ? J'aime à lire. Drôle d'occupation, n'est-ce pas, pour une soubrette ! Que voulez-vous ? Chacun cherche son plaisir où il pense le trouver. Je connais aussi Vauvenargues...

Larifla. — Vauvenargues ?

Clairon. — C'est mon auteur préféré. Larochefoucauld est un aigri, un pessimiste, un fort mauvais conseiller. Vauvenargues, lui, a de l'optimisme, de la générosité, un robuste bon sens. Ce qui ne l'empêche d'ailleurs nullement d'analyser avec perspicacité les faiblesses humaines. Savez-vous ce qu'il dit, par exemple, de l'envie, Vauvenargues ?

Larifla. — Non, mais...

Clairon. — Voici ! Je connais le morceau pour l'avoir souvent relu : « L'envie ne saurait se cacher. Elle accuse et juge sans preuves ; elle grossit les défauts ; elle a des qualifications énormes pour les moindres fautes ; son langage